

VINCENT REMY
JEAN-PHILIPPE PISANIAS

QUELLES VIES !

Quinze destins hors du commun

Récits

BUCHET • CHASTEL

© Buchet/Chastel, Libella, Paris, 2022

ISBN 978-2-283-03501-6

Avant-propos

Distracts par les éclats du temps présent, on ne prend pas toujours la peine de se poser à l'ombre des baobabs pour écouter leurs palabres. On s'en rend compte souvent trop tard lorsqu'une notification, surgissant sur l'écran du smartphone, nous informe de la soudaine disparition d'un monstre sacré. Les journaux du soir et du matin publient alors une nécrologie, comme pour excuser notre négligence collective. Devant les images d'archives diffusées à la télévision et sur les réseaux sociaux, on réalise que ces grands témoins, de Jean-Paul Belmondo à Gisèle Halimi, ont laissé quelques avis définitifs sur l'existence, tels des messages oubliés sur un vieux répondeur.

Avant que des personnalités de cette trempe ne disparaissent, comme cela est quand même arrivé à certaines que nous avons rencontrées au cours de la réalisation de cet ouvrage, nous voulions prendre le temps d'en écouter plusieurs. Entendre ce qu'elles ont à transmettre. Et partager avec vous, amis lecteurs, le récit vivant de l'odyssée de leur vie. À leurs côtés, à portée de souffle et

de murmure. Éprouver la solitude intime de l'explorateur Jean-Louis Étienne traversant les déserts de glace, méditer en compagnie du généticien Axel Kahn, tout en haut des sommets, face au vent, ou demander à l'actrice Macha Méril, mariée avec le musicien Michel Legrand cinquante ans après leur première rencontre, si les amours qui durent font des amants exsangues.

En secret, en allant à leur rencontre, nous voulions percer l'épais mystère du destin, désireux de savoir ce que ces grandes voix savent de l'existence, curieux de connaître ce qu'elles ont appris de précieux, au fil des âges, sur elles-mêmes, sur les autres et sur le monde. Nous attendions d'elles qu'elles portent un regard sur leur parcours, leurs rencontres, leurs engagements, leur héritage, et qu'elles nous livrent leur vision de l'époque actuelle. Ainsi débutaient nos demandes d'interviews, envoyées par e-mail uniquement à celles et ceux dont le profil aiguisait notre envie.

Si beaucoup ont refusé d'effectuer cette exploration intime, ayant le sentiment d'avoir déjà tout dit ou préférant ne pas se mêler à d'autres, les plus téméraires et généreuses nous ont ouvert leurs portes, parfois plusieurs fois, entre périodes de confinement et de couvre-feu liées à la crise sanitaire. L'âge abolissant certaines inhibitions, elles se sont confiées sans tabou ni arrière-pensée sur leur parcours de combattant. Par ricochet, elles nous ont amenés à réfléchir sur nous-mêmes, nos propres choix ou notre sort. Sans doute le serez-vous également en découvrant les leçons de vie couchées sur ces pages.

QUELLES VIES !

Selon la chanson, « avec le temps, va, tout s'en va ». À écouter nos grands témoins, on a plutôt l'impression que « tout s'en vient ». Comme si la vie s'éclairait enfin au crépuscule de l'âge triomphant.

Axel Kahn

Il prit le miroir et débuta une description clinique : « Visage très mobile, plis profonds partant des racines du nez vers les commissures labiales, yeux relativement brillants, front large, pas vraiment ridé, peu de cheveux, plutôt blancs... » Au fur et à mesure qu'elles tombaient, ses observations venaient, non pas nourrir un portrait, mais alimenter une fiche anthropométrique. Froide comme le marbre. Glaciale comme une nuit d'hiver. « Croyez-le ou non, je ne vois que cela !, ajouta-t-il dans un rire sonore, réchauffant l'atmosphère de plusieurs degrés. Le reste, mon âme, c'est avec mes yeux tournés vers l'intérieur que je peux, sans indulgence particulière ni complaisance, la contempler. Sûrement pas devant cette glace, ha ha ha ! » Nous avons rencontré Axel Kahn pile un an avant sa mort, survenue en juillet 2021, à l'âge de 76 ans. Verbe précis, élocution maîtrisée, il riait fort quand il voulait lâcher du lest.

« La mort n'existe pas, c'est la vie qui s'interrompt », confiait le scientifique quelques semaines avant qu'un cancer ne l'emporte. Jusqu'au bout, le généticien, connu

notamment pour ses travaux sur la myopathie de Duchenne, se plut à afficher, sans qu'on l'y pousse, un rationalisme bien trempé. « Agnostique absolu, je suis à des années-lumière de toute idée de transcendance, claironnait cet ancien directeur de recherche à l'Inserm. Autrement dit, je ne fais pas l'hypothèse – et je ne vois pas la nécessité d'en faire – de l'existence d'une entité extérieure à la pensée humaine. Que ce soit, comme pour Spinoza, la nature, ou un dieu, quel que soit son nom. » Ni Dieu ni maître assurément, mais une foi en la science : début 2021, celui qui ne jurait que par la raison vantait dans les médias l'extraordinaire avancée que constituaient pour lui les nouveaux vaccins à ARN messenger dans la lutte contre le Covid-19. Après ce dernier rappel à l'ordre à ses contemporains, que vint percuter l'annonce de sa maladie, le professeur Kahn organisa méthodiquement sa sortie. Se sachant condamné, il effectua une tournée d'adieu dans les médias et documenta sa fin de vie sur ses réseaux sociaux. Préférant naturellement le logos au pathos, laissant la tristesse à ceux qui restent. « Après la mort, il n'y a rien, mais peut-être le souvenir que vous pourrez garder de moi, et ça, c'est une forme d'immortalité. »

Tout avait pourtant miraculeusement commencé dans l'amour du Sauveur pour le petit Axel, pensionnaire chez les Jésuites. Mais voilà que, à 15 ans, sa foi part soudainement en lambeaux, telle la tunique du Christ sur le chemin de croix. « Je réalise à ce moment-là que tout ce à quoi je croyais croire, je n'y crois pas. Je considère même la virginité de Marie et l'épisode de la résurrection totalement invraisemblables, et je n'y peux rien. Toutefois,

cette constatation ne m'a pas conduit à rejeter tout ce que m'avait apporté la pratique de la foi et l'enseignement catholique. À partir de là, j'ai cherché toute ma vie à rebâtir, sur des bases rationnelles, un humanisme ne faisant pas le postulat de la transcendance. » Si Dieu n'existe pas, alors tout est permis.

Tel un saint laïque, Axel Kahn entame dès lors une croisade pour le bien qu'il mène au nom d'une éthique mettant autrui au centre de toute considération. Cette exigence de vie ne va jamais le quitter. En tant que médecin, il se déclare hostile au clonage thérapeutique, au motif que cette découverte heurte le principe de respect de la dignité humaine. Dans le débat sur les droits des malades en fin de vie, il soutient que si la seule manière d'éviter la souffrance d'une personne conduit à lui donner la mort, alors, dans ce cas-là, il ne faut pas s'y opposer. Candidat socialiste aux municipales de 2008, à Paris, l'ancien communiste de formation s'oppose à un certain François Fillon, qui incarne, à ses yeux, un néolibéralisme financier franchement immoral. À la télévision, lors de conférences publiques ou à la tête des institutions qu'il dirige, cet orateur rigoureux joue les évangélistes partout où il passe. Partout où il parle. Tel un curé sans soutane, il vante sans relâche les mérites de la générosité et de la loyauté sans laquelle, selon lui, aucun échange sincère entre les hommes n'est possible. Aucune bienveillance. Rien.

Adeptes de la marche à pied – il a traversé deux fois la France, sur plusieurs mois –, Axel Kahn n'a pas seulement creusé son sillon de vie dans une recherche éperdue du bien.

Non, une autre quête parallèle et plus secrète, intime mais tout aussi obsédante, a également guidé son parcours, à en perdre haleine. Celle-ci débute un peu plus de dix ans après sa crise de foi, à la mort tragique du père, Jean. Le 17 avril 1970, celui-ci saute d'un train en marche, à proximité de la gare de Mantes-la-Jolie. « En début d'après-midi, je reçois un coup de fil de ma cousine germaine Sylvie, me disant : "Axel, téléphone à la gendarmerie locale. Ton père est mort." Je m'exécute. Les autorités me demandent alors de venir reconnaître le corps. Je bondis dans ma voiture, conduisant extrêmement dangereusement. Une fois arrivé sur place, on me montre la dépouille, celle d'un homme dont la face avait disparu. Il ne restait qu'une toute petite partie du crâne, le reste s'ouvrait comme une tulipe vide. Le cerveau avait disparu. C'était lui. Sa fossette au menton, les vêtements, c'était lui. » Lors de notre rencontre, l'émotion le déborda lorsqu'il évoqua ce souvenir. Il sortit un instant de la pièce, avant de revenir pour reprendre le récit...

Les gendarmes l'informent que son père lui a laissé une lettre, trouvée sur le siège du compartiment qu'il occupait. Ils ne lui communiquent pas l'original, puisqu'il s'agit d'une pièce à conviction, mais lui transmettent la retranscription tapée à la machine de façon plutôt maladroite. Il y est écrit : « Cher Axel, tu es sans doute le plus capable de faire durement les choses nécessaires. Voilà ce que tu dois faire. [...] Sois raisonnable et humain. » Le style est sec, le sens de l'injonction finale mystérieux. Qu'a voulu dire Jean Kahn ? « Sans doute que, étant un peu brut de décoffrage, d'une certaine rudesse, j'étais capable de faire

durement, à ce moment-là, les choses nécessaires. Papa me disait par ces mots : “Je ne suis pas sûr qu’avec leur sensibilité tes frères Olivier et Jean-François le puissent. Mais toi, militant communiste, un poil stalinien et sectaire sur les bords, par ailleurs médecin n’ayant pas froid aux yeux, tu en es capable. Ça tombe bien, parce que ce que j’ai à te demander, là, tout de suite, n’est vraiment pas facile à réaliser. À l’avenir quand même, ne t’entête pas dans cette rudesse, sois raisonnable et humain.” Évidemment, il est extraordinairement difficile pour un fils de se dire que son père a eu cette image de lui avant de disparaître. »

Axel Kahn trimbangera ce poids comme un fardeau dans son sac à dos d’homme. Pendant toutes ces années, cet impératif paternel posthume le hante. Il n’en parle à personne mais s’y réfère en permanence. En son âme et conscience. Chaque fois qu’il prend une décision, le fils meurtri se demande en son for intérieur si son papa validerait son choix. Aurait-il considéré qu’il a agi de manière « raisonnable et humaine » ? Son existence est bouleversée par ces deux petits adjectifs de rien du tout, qui rebondissent *ad libitum* telles des balles de caoutchouc dans son crâne assiégé. Ils auraient pu l’enfermer dans la folie. Mais non. En ruminant ses obsessions, Axel Kahn va construire une philosophie de vie. « Mon édification psychologique s’est effectivement cristallisée autour de ces deux notions. Ainsi, parce qu’il me fallait être raisonnable et humain, il m’est apparu rapidement évident de défendre ma discipline, la génétique, contre tous ceux qui veulent l’utiliser à des fins idéologiques en faveur de la stigmatisation ou de

la discrimination raciale. » Ses deux chemins parallèles, la recherche du bien et cet impératif d'humanité, se rejoignent alors. Son horizon de vie s'éclaircit.

Jean Kahn, le père vénéré, s'appliquait de son vivant à transmettre son amour de la philosophie à ses enfants. Enseignant, il vient d'une famille juive alsacienne ayant pris ses distances avec la pratique religieuse ; au début du ^{XX}^e siècle, cet éloignement est très commun dans la communauté ashkénaze où domine le désir d'une fusion intégrative avec la République française. Mais si Axel Kahn place son héritage intellectuel au plus haut, il revendique aussi une ascendance paysanne et une inclination pour la terre. À cause de circonstances familiales particulières et de la guerre, le petit garçon, né en septembre 1944, est placé en nourrice, à la campagne, chez une certaine Léonine Moreau. Illettrée, deux fois veuve, elle est mère de quatre enfants déjà grands. Jusqu'à l'été 1949, le petit casse-cou qu'il est s'égaie ainsi parmi les ânes, les mules et les animaux de trait utilisés dans les exploitations agricoles de ce village du sud de la Touraine. « Mon lien au Petit-Pressigny, où je suis né, et à cette enfance campagnarde a été déterminant, jusqu'à l'âge adulte. D'ailleurs, j'ai toujours considéré la ville, dans laquelle j'ai pourtant travaillé toute ma vie, comme quelque chose d'éminemment artificiel. À l'inverse, les rapports entre les villageois et leur relation à une nature non urbanisée, cultivée ou sauvage, constituent un modèle idéal d'existence qui ne m'a jamais quitté. »

Car celui qui exerça les fonctions de président de la Ligue nationale contre le cancer, qui se présentait en modèle de

rigueur clinique, possédait un petit côté Heidi. Si, si ! Le spectacle de la nature, tels ces lis orangés vibrant au vent léger des cimes, pouvait le faire pleurer à chaudes larmes. Comme si cet agnostique fondait devant la beauté divine. Quand on le plaçait face à cette apparente contradiction, il s'en sortait par une pirouette : « Je suis moi-même les deux sources de l'humanité : la raison *et* l'émotion. » Avant d'entamer, comme touché par la grâce, un couplet lyrique en hommage aux matins du monde : « La beauté, j'y suis particulièrement sensible, car il s'agit d'un des éléments qui fonde ce qui fait de moi un humain. La beauté de la nature, bien sûr, qui peut trouver à s'épanouir dans le bien-être que je ressens devant un paysage, mais aussi la magnificence de la pensée ou la délicatesse s'exprimant à travers le sentiment amoureux. Alors, évidemment, quand je suis au sommet d'une crête pour regarder un lever de soleil, et qu'une femme amoureuse le contemple avec la même émotion que moi, et que nous comprenons dans les yeux l'un de l'autre que nous nous aimons... Ça, évidemment, il s'agit de ces épiphanies d'une vie. »

Guidé par une démarche poétique, cet homme en chemin, au propre et au figuré, se disait animé par la volonté de faire beauté de tout. De chaque pas, de toute rencontre, de quelque paysage. Sur le parcours de la vie ou sur un sentier de randonnée, il a appris à se laisser emporter par le souffle du vent, le chant d'un oiseau ou même le bruit lointain d'un moteur, autant de stimulations qui appellent à la réflexion. « Le marcheur sait que ses pensées sont comme une nuée de papillons multicolores.

Il les observe et, parfois, à l'aide d'un petit filet, en saisit un particulièrement chatoyant. Souvent, après l'avoir considéré, il le laisse s'envoler et attend d'en attraper un autre aussi beau. D'autres fois, il est tellement intéressé par un spécimen rare qu'il va l'étudier pendant des heures, voire plusieurs jours... » Aujourd'hui, les écrans nous intimement de réagir en permanence à des événements extérieurs à nous ; à l'inverse, la marche offre à nos pensées intimes le temps de se déployer. Meilleure cure de détox numérique ? Mieux, une odyssée intérieure pour Axel Kahn : « Mon axe de vie est symbolisé en moi par celui qui relie ma tête, mon cœur et mes pieds. C'est ainsi que j'ai vécu », écrit-il dans *Chemins*, son autobiographie.

À sa suite, il nous invite à ne pas avoir peur de regarder la vie comme une phase poétique, à faire ressortir ce qui, en ce monde, peut engendrer une émotion esthétique. À s'enivrer de nos sens. À nous faufiler dans les interstices du quotidien pour saisir l'élégance d'une herbe folle sur le bitume ou s'essayer à la rédaction de haïkus entre deux e-mails professionnels rédigés à la hâte. « Par exemple, il y a une démarche poétique lorsqu'il vous tient à cœur de recréer dans le psychisme de vos lecteurs l'émotion esthétique que vous avez vous-même ressentie à travers le rythme des mots que vous avez choisis, leurs sonorités individuelles et la musicalité de l'ensemble, aussi bien que par la qualité de la pensée. » En ce sens, il admirait *Sous le volcan* de l'écrivain britannique Malcolm Lowry (1947) pour sa débauche flamboyante de verbes et d'images. Pour lui, un des plus grands romans du XX^e siècle.

L'époque contemporaine résistait à sa vision bucolique. Il ne parvenait pas à lui trouver un quelconque charme. Il la jugeait même très laide. « Toute ma vie, j'ai mené des combats – antiracistes, féministes, contre l'homophobie... – au nom de l'universalisme, racontait cet héritier des encyclopédistes. Or, aujourd'hui, les communautarismes, qui s'expriment en défense de ces causes, vont totalement à l'encontre de cette notion centrale pour moi. Donc, que voulez-vous que je dise ? Non, je ne peux absolument pas considérer que ce temps soit le mien. » Il concédait un échec personnel, celui des siens, de cette génération d'intellectuels et de politiques qui ne sont pas parvenus à donner corps, malgré leurs promesses, aux espoirs d'épanouissement individuel. Pour autant, jusqu'à son dernier souffle, il poursuivait dans ses interventions publiques et ses livres ce combat perdu d'avance pour le progrès, contre les identitaires.

Le jour de notre rencontre, il venait de publier sur sa page Facebook un petit billet sur ce sujet, éclairant avec une ironie mordante sa position. Son titre ? « J'ai toutes les tares. »

Hélas, hélas, hélas, je les cumule.

Je suis homme, coresponsable de siècles d'oppression des femmes, de violence à leur encontre, de machisme ordinaire, de sexisme, de harcèlement. Je sais bien ce que j'ai à mettre à terre. Je me repens, je me repens. Mes combats féministes ne sauraient m'absoudre. Ma faute est originelle.

Je suis strictement hétérosexuel, coresponsable des crimes et plaisanteries homophobes, des stéréotypes à l'encontre des personnes homosexuelles. Mes combats en faveur du mariage entre

QUELLES VIES !

personnes de même sexe, de l'accès des couples de femmes aux dons de sperme, ma dénonciation de l'homophobie ne sauraient gommer ma faute originelle. Je me repens, je me repens.

Je suis blanc, européen en plus. Le fils de générations de racistes, esclavagistes, colonisateurs, massacreurs de gens de couleur. J'ai beau faire, mon militantisme antiraciste, ma dénonciation des pseudo-arguments scientifiques des racistes ne sauraient me laver de cette tare originelle. Je me repens, je me repens.

Je m'appelle Kahn, je suis d'éducation et de culture chrétiennes, catholiques même, traître aux miens, en plus, complice des abominations qu'ils ont subies. Trahison de mes origines. Je me repens, je me repens.

Oui, certes, mettons bas toutes les statues des hommes blancs, hétérosexuels, qui trahissent leurs origines. Ou bien pas. Je ne me repens plus, je me tais, je me détourne, je m'éloigne sur la pointe des pieds, sans bruit.

Si, ce jour-là, Axel Kahn semblait vouloir capituler, le scientifique livra bataille malgré tout. Lors de l'hiver 2021, sachant depuis l'été 2020 que sa maladie refaisait surface, il intervint quand même activement dans le débat public, interpellant vivement l'opinion et les pouvoirs publics pendant la crise épidémique, livrant son expertise sur les virus, les variants et les vaccins, appelant à garder espoir. « Il y a quelques années, lors de ma deuxième traversée pédestre de la France, je descendais dans le Massif central, de la pointe du Raz à Menton. Au Signal du Luguet (1 547 mètres d'altitude), point culminant du mont du Cézallier, d'un seul coup, je me suis arrêté, fasciné, mais également pétrifié, ne pouvant faire un pas de plus. Devant moi, presque à perte

de vue, espacés les uns des autres de cinq à dix centimètres, des orchis tachetés, à tous les stades de la maturité, de différents coloris, pourpres, presque blancs, roses, très jeunes, comme des poings juvéniles dressés. Alors là, l'idée m'a envahi que, malgré ce monde qui n'est pas le mien, cette violence verbale, ces vilénies, ces inégalités sociales, les gourous et les complotistes, tant qu'existeront dans le monde de telles fleurs, une telle beauté, cette capacité à s'en émouvoir, alors le mal absolu ne pourra pas exister sur terre. C'est une impression qui fonde très profondément mes convictions. »

Dans le contexte actuel que certains qualifient de séparatiste, la défense de ce bien commun qu'est la nature pourrait-elle réconcilier les hommes entre eux ? Le professeur Kahn n'en doutait pas. Léguer aux générations futures une terre compatible avec l'épanouissement d'une vie authentiquement humaine constituait, pour lui, un motif de progrès sur lequel tout le monde peut s'accorder. D'autant que nos existences seraient, à écouter sa prédiction, menacées par le développement de l'intelligence artificielle, qu'il considérait comme la plus importante révolution depuis l'invention de l'écriture. « Dans un monde futur où, à côté de nous, se déploieront des intelligences sans limites, l'humanité ne trouvera son salut que dans son aspiration commune au bonheur. Celle-ci passera par les corps, dont sont privés les réseaux de neurones artificiels », racontait – belle ironie – cet homme qui portait haut le pouvoir de l'esprit. « Notre enveloppe sensible, j'insiste, c'est notre salut. Moi, par exemple, quand j'arrive à trouver une belle phrase, quand je parviens à mettre en forme une idée

un peu complexe, je suis heureux. Mais cela ne me comble pas totalement. Il faut également que j'aime une femme, que je pleure devant une fleurette ou que j'éprouve une joie immense en arrivant au sommet d'une montagne pour me sentir pleinement exister. » Un corps épanoui s'ébrouant dans une nature sauvegardée, comme un retour vers le futur de son enfance passée au Petit-Pressigny. « À 75 ans, j'ai vécu, je ne suis plus totalement innocent, nous avait-il confié. Mais demeure en moi une sensibilité enfantine plus aiguë que dans les premières années de ma vie. Au fil du temps, je crois que j'ai appris à devenir enfant. »

Et si c'était à refaire ? Si un dieu malin, auquel il ne croit pas, lui donnait une deuxième chance ? Avant de repartir à zéro, ce fin connaisseur de la géographie française et de ses habitants rencontrés en chemin se retournerait sur son parcours, essayant de l'analyser, à froid naturellement : « J'ai tenté d'être un type bien. Est-ce que j'y suis arrivé ? Mon orgueil n'étant tout de même pas incommensurable, j'avouerais : "Non, je ne peux pas dire ça, mais je me suis efforcé de l'être." Quand je regarde mon passé, ma vie aurait certes pu être différente, j'aurais sans doute pu mieux faire, mais elle n'est pas insignifiante. » Par deux fois, lors du mandat présidentiel de François Hollande, ce membre éminent du Comité consultatif national d'éthique s'est vu proposer le portefeuille de ministre de la Recherche et de l'Enseignement supérieur. Il a décliné l'offre, sentant qu'il n'aurait pas eu les moyens de marquer l'histoire.

« Vous savez, je suis extraordinairement ironique devant la vanité que confèrent les positions administratives. Dès le

QUELLES VIES !

lendemain où il quitte son poste, un président d'université, que j'ai été, un ministre ou un directeur de quoi que ce soit, cesse totalement d'exister – à moins qu'il n'ait fait de grandes choses. Il perd immédiatement toute importance aux yeux des personnes qui, la veille, lui en accordaient outre mesure. Un auteur, ou un intellectuel, lui, a beaucoup plus de chance de rester dans la mémoire collective à travers son œuvre. Car seule celle-ci persiste en réalité. Seule l'œuvre compte. » En tout, Axel Kahn a publié une petite trentaine d'ouvrages. Une base solide pour espérer rencontrer un jour la postérité et humer son parfum, tout en haut des sommets, face au vent. « L'humus de mon corps, quand il sera putréfié, permettra de participer, peut-être, dans la terre, à l'éclosion d'une marguerite. Et l'idée qu'il y ait un peu de molécules d'Axel Kahn dans une pâquerette, cela me réjouit. »

Macha Méril

Elle ne s'étend pas sur les stigmates de l'âge, évacuant d'emblée le sujet, s'arrêtant plutôt sur l'image de deux yeux pétillants que lui renvoie le miroir tendu par nos soins. « Je vois dans mon regard une jeunesse. Je ne parle pas de celle dont on hérite, ou pas, de nos gènes, mais d'un état qu'on se concocte pour soi-même au cours de l'existence. » Elle en livre immédiatement les ingrédients, à la manière de *Peau d'âne*, dans le film de Jacques Demy : prenez un zeste de liberté, versez un soupçon de courage, ajoutez quelques grammes d'inconscience et une pincée de chance. Laissez mijoter une vie, et vous obtiendrez Macha Méril, 81 ans, actrice, écrivaine, autrice de livres de cuisine, une pêche incroyable, une énergie rare. « Pas du tout, je suis un modèle standard d'octogénaire, dit-elle, coquette, en reposant le miroir. Je vieillis comme devraient normalement évoluer toutes les femmes. Si certaines finissent décaties, c'est parce qu'elles acceptent les places de mère ou de grand-mère qu'on leur assigne. Il faut absolument refuser cet enfermement. Moi, je n'ai pas eu d'enfant. Ce fut un grand

malheur, mais au moins ai-je évité d'endosser ces rôles et pu avancer naturellement en âge. »

Dans la vie, Macha Méril a toujours respecté deux règles. La première : regarder le verre à moitié plein. « Et pour tout dire, c'est plus fort que moi, je le vois souvent entièrement plein ! » Comme quand, lors des premiers jours de la guerre en Ukraine, elle espère un sursaut du peuple russe contre le criminel Poutine. La comédienne à la santé de fer raconte qu'un indécrottable optimisme coule dans ses veines. On l'entend quand elle s'exprime. Il serait inscrit dans son ADN. « L'existence, mon pauvre ami, est une série d'inconvénients. On se cogne du début à la fin. En premier ressort, chacun réagit avec le capital génétique qui lui a été légué. Moi, de mes deux parents, aristocrates ayant fui la Russie pour la France de façon dramatique en 1917, j'ai absorbé un extraordinaire sens de la survie. Il me conduit à faire du miel avec ce que le destin m'offre en retour, même lorsque certaines grâces ont un goût de poison. » Deuxième principe : se tenir. Rester digne et pudique en toutes circonstances. Avoir l'élégance de ne pas étaler ses tourments. Un atavisme, là encore, mais aussi un enseignement acquis par sa condition d'artiste. « Même si elles souffrent dans leur corps, que leurs pieds sont déformés par l'effort, les ballerines sourient en dansant. Eh bien, moi, je souris en dansant. » Sur son Lac des cygnes, Macha Méril veille à ne pas se vautrer mais à s'élever.

Et elle porte très haut ses idéaux. Dans tous les domaines, en matière sentimentale en particulier, cette femme au caractère entier poursuit l'absolu. « En couple, on peut se

quitter, se déchirer, s'assassiner, mais on ne se trompe pas. Pas question. L'adultère, c'est pire que tout ! » Diantre ! Ne lui parlez pas de sexe hygiénique, elle ne le conçoit que métaphysique. « L'extase sexuelle nous rapproche quand même des grandes illuminations religieuses. C'est considérable, on perd la boule, même lorsque c'est imparfait. Alors, respect ! » L'amour, flamme double, vivacité pure et palpitation du temps, cette âme russe de Macha ne l'envisage que total. Fou. Fusionnel, fondé sur l'utopie romantique qui vise à ériger la passion des débuts en modèle durable. « L'amour n'est pas un bien de consommation, mais une place que l'on prend dans l'univers. Une désignation. Il relève du surnaturel. » Si Macha Méril a partagé sa vie avec de nombreux compagnons tout au long du chemin, elle a dû atteindre l'âge de 74 ans pour tomber amoureuse. Ou plutôt pour s'élever amoureuse et trouver Michel Legrand amour. Michel, l'immense et seul amour. Son alter ego, capable lui aussi d'emporcements. Maintenant, elle peut parler de ce culte en connaissance de cause.

Elle l'aura attendu cinquante ans, une éternité, son Michel, son génie du piano dont elle entretient la mémoire depuis sa récente disparition, en mettant en valeur son legs artistique. Entendons-nous : Macha n'a pas joué les Pénélope guettant son Ulysse pendant tout ce temps. Elle a eu, comme elle dit, une vie sentimentale « bousculée », enchaînant les fidélités successives : « J'ai pas mal navigué avant de jeter l'ancre. » En 1964, elle rencontre pour la première fois le compositeur des musiques de films de Jacques Demy, qui a notamment composé la chanson du « Cake

d'amour » de *Peau d'âne*, à Rio de Janeiro, sur fond de bossa-nova. Ils flirtent quatre jours dans le cadre strict de l'amour courtois et tombent raides dingues l'un de l'autre. Mais, engagés l'un et l'autre, ils renoncent à aller plus loin – lui était marié, elle fiancée. En 2013, les deux tourtereaux contrariés des temps d'avant se retrouvent à Paris. Macha joue au Théâtre des Bouffes Parisiens, Michel est venu voir la pièce intitulée... *Rapports intimes*. Après le spectacle, ils filent au restaurant avec la troupe. « Assis à mes côtés, il a mis sa main sur la mienne et j'ai ressenti exactement la même chose qu'il y a cinquante ans quand il avait déjà eu ce même geste. » En amour, on dit que les peaux sont parfois plus parlantes que les mots.

« Dans mes dernières années avec Michel, je peux vous faire cette confidence : notre sexualité, celle d'un homme de 82 ans et d'une femme de 74 ans, a atteint des sommets d'élévation, ou plutôt de lévitation, qui n'était pas liée à l'acte sexuel mais à la puissance même de la sexualité. À un certain âge, quand la vie vous a éduqué, que vous êtes moins brut de décoffrage, tout peut devenir sexe : une intonation de voix, une sensation de toucher, le refus de se donner immédiatement, la gourmandise. Manger ensemble, partager un verre de pouilly-fumé. La sexualité peut prendre des formes étonnamment créatives quand on est curieux de la vie. Votre corps vous l'enseigne avec le temps. » Une orgie céleste qui n'est pas pour déplaire à cette épicurienne, amatrice de littérature forte et habitée, Tolstoï en tête. « La modération, la vie vous y oblige. Mais cet impératif de

compromis n'empêche pas de cultiver, à l'intérieur de soi, un brasier de désir. »

Celui de Macha Méril, qui brûle de mille feux, s'exprime aussi dans la radicalité de ses idées politiques. Initiée au marxisme par un de ses premiers jeunes amants, fils d'un syndicaliste de gauche, elle voit rouge – au grand dam de sa maman et d'une des sœurs de celle-ci, déportée par Staline dans un camp de Sibérie. Aujourd'hui, elle se revendique également anarcho-proudhonienne, clamant, dans la grande maison de Michel Legrand qu'elle entretient dans le Loiret : « La propriété, c'est le vol ! » « Qu'est-ce que ça veut dire : “cette terre m'appartient” ? Nous sommes huit milliards sur terre et tu considères que ces arbres sont à toi ? Non, camarade, tu en as la charge de ton vivant, alors fais de ton mieux pour qu'ils ne s'abîment pas. Ma mère disait toujours, quand elle évoquait les communistes ayant pris nos propriétés en Ukraine : qu'ils saisissent nos maisons, nos hectares de forêt et les étangs, mais qu'ils les entretiennent. »

Son monde idéal, elle le veut débarrassé de la notion d'héritage, qui favorise la concentration des richesses et des patrimoines, au profit du mérite. Libéré aussi du joug de la famille. « Oui, il faut faire exploser ce modèle désormais caduc qui crée obligations, tortures mentales et obstacles au développement personnel. Regardez ces pauvres parents, débordés dans le monde actuel où on leur demande de réaliser des tâches qui vont au-delà de l'humain. » Comme Alexandra Kollontaï, cette militante révolutionnaire un peu tombée dans l'oubli (1872-1952), elle soutient que les enfants devraient être élevés dans des instituts spécialisés,

hors du foyer ; les parents, ainsi allégés de leur mission éducative, se chargeraient uniquement de donner amour et affection. Pour sa part, dans les années 1970, elle adopte le fils de son ex-mari, le réalisateur italien Gian Vittorio Baldi.

Dans la lignée de sa penseuse russe rebelle préférée, cette solitaire solaire place le combat des idées au-dessus de la recherche d'un confort domestique. Toute sa vie, en passionaria, elle s'est en ce sens appliquée à traduire en actes ses convictions. « Avoir une opinion ne consiste pas seulement à dire : tiens, voilà ce que je pense de tel ou tel sujet. Non, une position t'engage, conditionne les amis que tu te choisis et ton parcours de vie. » Dans sa jeunesse bohème, à Saint-Germain-des-Prés, l'étudiante en lettres de la Sorbonne fréquente donc des gauchistes, conchie joyeusement les jeunes comédiens du Conservatoire et les bourgeois poussiéreux de la Comédie-Française et ne jure que par le TNP de Jean Vilar. Elle suit les cours de théâtre de Charles Dullin mais ne l'ébruite pas. Il ne faudrait pas que l'information tombe dans l'oreille d'un cinéaste en quête de jeunes gens naturels lors de castings sauvages. Lola Mouloudji, première épouse du chanteur, remarque l'adolescente à la peau diaphane qui décroche, après un concours de circonstances, son premier vrai rôle dans un film de Gérard Oury, *La Main chaude* (1960). La folie Macha commence, et le début du succès ne calme pas ses ardeurs.

Un peu plus tard, lors d'une escapade aux États-Unis, elle rejette les diktats des studios hollywoodiens, casse unilatéralement son contrat avec la Paramount, bye-bye Dean Martin, revient en France et refuse toujours de se plier au

modèle dominant incarné alors par Brigitte Bardot. « C'est pourquoi je ne suis pas une star de cinéma et que je n'en ai jamais été une. Parce que pour atteindre ce statut, il faut, à un moment donné, se glisser dans un moule. À mon époque, jouer la femme-enfant, être blonde, avoir une taille fine – que je n'ai jamais eue, par ailleurs... Comme disait ma mère, à mes sœurs et à moi : “Les filles, la grand-mère roumaine nous a légué son gros cul !” »

Jolie comme un cœur malgré tout, avec son petit minois mutin et son nez retroussé, la brune, qui ne veut pas compter pour des prunes, cultive son originalité, ses manières un peu péremptives, son humour décapant. L'avant-garde et l'inconnu, là où l'on se hasarde quand on est artiste, l'appellent comme la lumière attire les papillons. « J'ai eu la chance de vivre la période d'ébullition annonçant Mai-68. Naître au bon moment, évidemment, on ne le choisit pas, comme nos gènes. En revanche, on peut flairer les endroits qui vont devenir des foyers de changement, et au contact desquels on va se métamorphoser. Si je dois me donner un mérite dans la vie, je n'ai que celui-là. » En 1964, tel un surfeur avisé, elle prend la nouvelle vague en beauté. L'immense Jean-Louis Godard la retient pour jouer le rôle principal dans *Une femme mariée*. Elle est de presque tous les plans, charnelle.

« Il m'a choisi pour ma plastique, pas à cause de mon cerveau, sans savoir que j'adhérais intellectuellement aux thèmes développés dans ce film qui dénonçait l'aliénation à la publicité et célèbre l'indépendance féminine et la pilule contraceptive. » *Une femme mariée* est projeté à Venise.

Lorsque le Vatican, sponsor important du festival, apprend que son actrice principale est pressentie pour le prix d'interprétation, il manœuvre en coulisses, cherchant à y mettre son veto. Qu'importe : même sans médaille, Macha Méril inscrit son nom dans la grande histoire du cinéma d'auteur. « Je suis un peu l'actrice d'un seul film, celui-là. En avance sur son temps, visuellement et dans son propos, il était déjà tellement... total ! Difficile de faire mieux, d'autant que je n'avais pas non plus vraiment une mentalité de comédienne, à courir après les rôles. Moi, mon terrain de jeu, c'est plutôt la vie. »

Avec quand même à son actif soixante-dix films (Agnès Varda, Rainer Werner Fassbinder, Dario Argento...), une quarantaine de téléfilms, dont un *Colette* pour TF1, et une dizaine de pièces de théâtre, elle raconte s'être sentie à l'étroit en tant qu'actrice. « Certaines de mes consœurs se réjouissent de se cacher derrière un personnage. Moi, au contraire, je veux apparaître en plein jour. Être une femme superlative. » En ce sens, elle a multiplié les expériences, laissant irrésistiblement déborder ses envies comme une chair comprimée s'échappe irrépressiblement d'un corset trop serré. Dans les années 1970, elle s'essaie à la production cinématographique en Italie, pour Pasolini notamment, puis écrit des livres de cuisine, se donne comme mission de faire découvrir l'huile d'olive dans les régions de France habituées à la cuisine au beurre, milite pour la visibilité des quinquas à l'écran et au-delà à travers son association les Cinquantièmes Jubilantes, apparaît comme sociétaire de l'émission « Les Grosses Têtes », écrit des romans,

dont le dernier, *Vania, Vassia et la fille de Vassia*, teinté d'autobiographie, narre les aventures de Cosaques exilés. Elle mêle la création à la vie, à moins que ce ne soit le contraire, cherchant à exister en tant que personne publique. « Quand on est fille d'immigrés, on apprend que tout est toujours à refaire. À replanter. J'ai hérité de mes parents cette nécessité vitale d'émerger, de viser l'excellence quoi que l'on fasse. »

Après avoir fui les bolchéviques en 1917, le prince Wladimir Gagarine, son papa, officier de marine, s'établit à Antibes dans une petite maison de villégiature appartenant à sa famille. Veuf, père d'un petit garçon, il demande à sa cousine germaine Marie Belsky, exilée de son côté à Berlin, de le rejoindre pour s'occuper de l'enfant. Elle a dix-sept ans de moins que lui. Depuis l'enfance, cette beauté de Bessarabie est secrètement amoureuse de son cousin, blond, mince, 1,99 mètre, un faux air de Gary Cooper. Ils se marient après avoir obtenu une dérogation rendant possible leur union. Ayant tout perdu, s'accrochant l'un à l'autre, les fraîchement naturalisés construisent leur existence sur le bonheur d'être en vie et d'être en France. Naîtront de leurs étreintes deux premières filles puis, en 1940, Macha, ou plutôt Maria-Magdalena de son vrai prénom, au Maroc, une dizaine d'années plus tard – à cette époque, Wladimir officie à Rabat comme ingénieur agronome. « Mes parents, éduqués, ouverts sur le monde et parlant de nombreuses langues, possédaient cette allure caractéristique de l'aristocratie sans en avoir l'arrogance. La pauvreté leur avait appris la modestie. »

En 1946, Wladimir meurt soudainement du typhus. Marie, sans profession ni économies, décide de rentrer en France, puis direction Paris, pour ne pas que ses filles connaissent un destin de provinciales. Les quatre femmes manquent cruellement d'argent. L'adolescente en souffre particulièrement. « C'est pourquoi, aujourd'hui, je peux très bien comprendre certains gamins de quartier qui dealent. » Dans ce contexte financièrement tendu, Macha, riche d'un caractère enjoué et de traits gracieux, choisit alors d'abattre son atout charme pour s'inventer à travers les autres. Et défier le destin souverain. « Comme dit ce proverbe rabbinique : "Si je ne suis pas pour moi, qui le sera ? Si je ne suis que pour moi, que suis-je ? Et si pas maintenant, quand ?" » Tout de suite !

« Lorsque j'étais petite, un type malveillant, ouvrier portugais, a essayé de me tripoter sur un chantier. Je me suis vite échappée, ne comprenant pas trop ce qui m'arrivait, mais étant mise malgré moi devant la révélation anticipée de l'existence de mon sexe. Cet épisode d'agression, je l'ai transformé en quelque chose de positif, en me disant : "Chic, je possède une arme." » Elle dégoupille la grenade un peu plus tard. À 15 ans, la petite championne de be-bop chipe les flirts de ses grandes sœurs. Celles-ci, cherchant à s'introduire au sein de la bonne société parisienne, organisent dans le salon de l'appartement familial, servant d'ordinaire également de chambre à coucher à la maman, des soirées aux allures de rallyes mondains. Reléguée dans la cuisine à laver les verres, telle Cendrillon, Macha la cadette se retrouve vite entourée d'une nuée de garçons. « Je dois

beaucoup à tous les hommes formidables que j'ai rencontrés dans ma vie. J'ai pris d'eux le meilleur. » Pas seulement pour progresser sur l'étrange route des amoureux mais aussi pour s'élever intellectuellement ou satisfaire une ambition personnelle. « Tous ces messieurs n'ont pas démerité, mais chaque fois que j'entendais l'appel d'une vie plus grande, je prenais le large. Dans l'existence, quand on sent qu'il faut y aller, il ne faut pas hésiter, quitte à ce que cela passe par une rupture, même sentimentale. La peur constitue la pire ennemie de la réussite et du bonheur. »

D'ordinaire exaltée, Macha Méril fait preuve d'une étonnante modération par rapport au récent mouvement #metoo au motif que « les filles conscientes de posséder du charme s'en servent, évidemment, y compris envers des gens de pouvoir – ces derniers étant eux-mêmes extraordinairement séduisants. Les types les plus sexy que j'ai connus n'étaient pas forcément beaux mais possédaient de l'esprit, un humour irrésistible ou de l'argent. On est attirant avec ces qualités-là. » Au risque de parfois se brûler les ailes. Son premier amour, rencontré lors d'une *party* organisée par ses sœurs, marié, quadra fortuné, vient la chercher en Aston Martin à la sortie du lycée. Elle a 17 ans. Lui, épris d'elle, la couvre de cadeaux, met des paillettes dans sa vie désargentée. Mais l'addition sera salée. Il l'emmène tardivement chez un médecin pour pratiquer une IVG interdite. L'intervention occasionne une séquelle fatale, privant à jamais Macha d'enfanter. « L'expérience de la grossesse, voir mon ventre prendre du volume, puis accoucher, ces aspects-là de la maternité m'ont manqué, plus que la

volonté de prolonger l'espèce. Il s'agit quand même d'un des moments les plus intenses que puisse vivre, dans sa chair, un être humain. » À ce moment-là, malgré l'abattement, elle trouve la force de résister à la promesse d'une existence dorée de femme d'intérieur oisive. « J'ai compris qu'il s'agissait d'une impasse, que j'allais devoir m'occuper de trois maisons, une à Megève, une à Saint-Tropez, et une dans un beau quartier de Paris, à fleurir les chambres. Il n'en était pas question : il fallait que je sois autonome, ce qui commence par la feuille de paye. Mes premiers cachets ont représenté mon salut. » En la soustrayant de justesse à une condition de bourgeoise, la vie, taquine, cruelle et bienveillante à la fois, lui ôtera toute tentation bling-bling.

Et si c'était à refaire ? Pendant longtemps, cette fervente admiratrice de Marguerite Duras s'est dit qu'elle aurait bien aimé poursuivre des études de lettres, puis faire Sciences-po et droit pour embrasser la politique ou, mieux, une carrière de diplomate. Et puis non, finalement, aucun regret. « Quand je regarde autour de moi, neuf fois sur dix, les gens qui publient des livres et rencontrent du succès ne sortent pas de khâgne et d'hypokhâgne. » En fait, personne ne rate jamais sa vie, on fait au mieux avec ce qu'on a et c'est comme ça. « Ma tante, l'une des sœurs de ma mère déportée par Staline dans un camp de Sibérie où elle vécut des années dans des conditions épouvantables, avait même le sentiment d'avoir eu une vie supérieure à la nôtre, déchirées que nous étions par nos envies de réussite professionnelle et le manque d'argent. Elle me disait : "Tu sais, c'est très beau la Sibérie, les forêts sont magnifiques." Dotée par

ailleurs d'un humour redoutable, elle avait passé tout ce temps à se marrer avec sa jumelle qui partageait sa cellule. »

Si, par impossible, Macha pouvait repartir à zéro, elle referait sa vie avec Michel sans attendre. « Non seulement parce que je l'aime, mais aussi parce que demeurent de nombreux mystères que je n'ai pas eu le temps d'élucider sur sa personnalité, la vie de couple et la condition humaine en général. Françoise Sagan a dit quelque chose comme : "Faire l'amour avec un homme, c'est la moindre des choses. Après, il faut comprendre pourquoi on l'a fait." » Depuis la disparition de son génial compositeur, Macha entretient avec l'au-delà une relation différente de celle dont elle se prévalait autrefois. « La frontière entre les deux mondes ne me paraît plus désormais si importante. La conviction de Michel, devenue la mienne, est que la mort ne constitue pas une séparation. C'est un changement, mais pas une rupture. » Un temps, ils ont imaginé partir ensemble, sur une idée de Michel qui voulait louer un avion pour se crasher quelque part. « Je comprenais l'idée, que l'on ne se survive pas l'un à l'autre, mais il avait tort. Parce que, maintenant, je continue à le faire vivre avec moi et à travers divers projets artistiques que j'insuffle au nom d'une certaine idée de son art. » Un beau couple sans enfant mais avec une œuvre, ses livres et ses films à elle, sa musique à lui qu'elle continue de promouvoir. De faire grandir. Comme un fils qu'ils n'ont pas eu, prodige et lumineux à l'image de Dajbog, dieu du soleil et des moissons dans la mythologie slave.

Robert Charlebois

En se regardant dans le miroir, Robert Charlebois se fout littéralement de sa gueule. « Il serait temps que je me fasse refaire le nez, mais en beaucoup plus gros ! Parce que je commence à passer inaperçu à cause de mes cheveux qui partent petit à petit. À l’instar des chanteurs à voix, moi, j’ai toujours prétendu être un chanteur à cheveux. » Avec ses tifs en forme de boule afro et son pif à la Belmondo, l’artiste québécois a imprimé les années 1970 comme les motifs psychédéliques les chemises de l’époque. Si, à 77 ans, sa tignasse s’allège, il garde en revanche intacts son ironie, son mordant. Et toutes ses dents. « C’est la clé pour un rockeur ou une pop star. Même si tu perds ta voix, tant que tu as une bonne dentition et un bon micro, tu peux t’en tirer. Quand tu n’as plus de ratiches, t’es mort. » Lui, il rit à la vie depuis tout petit, comme par réflexe. « Enfant, ma mère me disait : “Quand tu ne souris pas, Robert, tu me fais peur.” Alors, depuis, lorsque je vois un miroir, je souris », raconte-t-il en s’esclaffant.

Il vanne comme il respire, Robert Charlebois. « Perdre mon sens de l’humour, ce serait pousser mon dernier souffle. » Dans ses chansons et à la ville, il pratique la dérision sous toutes ses formes et attribue à l’humour une vertu cardinale, celle de constituer le ciment du couple, avant même le sentiment amoureux. « Sans une complicité fondée sur une fantaisie partagée, une relation ne tient pas trois ans, explique notre Dr Love. Le secret de la durée ? Faire l’humour aussi souvent que l’amour. Il n’y a d’ailleurs qu’une syllabe de différence entre les deux. » Avec Laurence, son épouse, la blague dure depuis quarante-sept ans. Et il est toujours aussi « humoristique » de celle à qui il doit tant, confirmant l’adage un poil phallogéocentré selon lequel derrière chaque grand homme se cache une femme. « En 1975, Sergio Leone, qui m’avait fait tourner à 30 ans dans *Un génie, deux associés, une cloche*, un western spaghetti, me confiait : “Tu es un chanteur ordinaire, c’est toi qui le dis dans un de tes morceaux, et un acteur passable, c’est moi qui te le dis, mais tu vas faire une carrière d’une longévité exceptionnelle parce que tu as une femme extraordinaire.” »

Laurence, sa reine, représente également le couronnement de ce qu’il appelle la synchronicité. Sa grande théorie sur la vie, adaptation du concept anglais de « *serendipity* », s’inspire également des écrits du médecin suisse Carl Gustav Jung, un des pionniers de la psychanalyse. Pour le gourou Charlebois, les rencontres de circonstances, aussi innocentes qu’elles paraissent, façonneraient en réalité durablement notre destin. « Invité quelquefois dans des écoles